

Giscard d'Estaing et Lartigue, un coup de foudre amical

Un président, un artiste — 3/6 — Rares sont les amitiés qui sonnent comme des évidences. La leur en fait partie.

Valéry Giscard d'Estaing et Jacques-Henri Lartigue se sont aimés dès leur première rencontre, lorsque le photographe a réalisé le portrait officiel du nouveau président, en 1974. Une relation placée sous le signe de l'art et de l'élégance

Quelle image! Le portrait officiel du président de la République affiché dans les mairies à la rentrée 1974 n'a rien d'habituel: ni le format, en largeur, ni le sourire du chef de l'Etat, ni le costume de ville, ni le drapeau tricolore fageant derrière lui. Adieu, bibliothèques austères et visages compassés, c'est un homme sur lequel flotte un air de bonheur qui regarde les Français « au fond des yeux ». Il leur donnera bientôt la majorité à 18 ans, le droit à l'avortement, un vrai congé de maternité, un chômage convenable. Le petit miracle de cette photographie à l'apparente légèreté a été réalisé en moins d'une demi-heure par un jeune homme de 80 ans. Le 25 août 1974, Jacques-Henri Lartigue photographiait Valéry Giscard d'Estaing (« VGE »), 48 ans, sur le perron de l'Élysée.

De cet instant dont chacun des protagonistes a ressenti la grâce est né un « coup de foudre d'amitié », écrit Lartigue dans son journal, qui ne s'est interrompu qu'avec la mort de l'artiste, en 1986. Il s'est propagé aux épouses, Anne-Aymone Giscard d'Estaing et Florette Lartigue, disparue en l'an 2000. « Maman était très amie avec Florette. Mes parents ont continué à les voir jusqu'au bout, confie au Monde Valérie-Anne Giscard d'Estaing, éditrice et galeriste spécialisée dans la photo. J'allais les voir chez eux, rue de Longchamp, pas tant pour les photos que par amitié. » Pas une once de politique dans cette relation mais une rencontre, restée privée pendant des décennies. « Dès qu'on est dans la lumière, tout devient plus difficile, constate la fille aînée de VGE. Et ils n'y tenaient ni l'un ni l'autre. »

Début 1982, neuf mois après le spectaculaire « Au revoir » à la télévision, les Giscard attendent Jacques et Florette Lartigue dans le château désert des Poniatowski, le domaine du Rouret, dans les Alpes-Maritimes, pour un dîner à quatre. VGE en chandail, souriant, semble le même, mais le poison acide de la défaite l'a corrodé. Lartigue esquive. « Je bifurque lorsqu'il me parle de l'état actuel de la politique: je veux qu'avec moi il soit enfin en vacances momentanées », écrit-il dans *L'Œil de la mémoire* (Carrère-Lafon, 1986), le troisième tome de son journal, une mine sur la grande bourgeoisie et l'aristocratie du XX^e siècle. Proust sans le style, les Pinçon-Charlot, sociologues du gotha, sans la lutte des classes. L'art, le cinéma, la photographie, la beauté de la vie, des femmes, du printemps, ah oui, tant que l'on veut. Mais les législatives, les remaniements, les grèves, les haines, ce n'est pas pour Lartigue.

Tragi-comique et poétique

Qui a eu la brillante idée de les réunir? Une photographe, disparue le 15 juillet, Marie-Laure de Decker, que *Le Monde* avait interviewée en mai. « J'étais allée faire des photos de Lartigue et Florette, longtemps avant. Lartigue n'était pas seulement un génial photographe, un peu oublié à l'époque, mais un homme adorable. » De ces clichés, réalisés pour Gamma, naît une amitié. « C'était un vieux monsieur, mais très grand, très noble, très beau et follement gai. J'ai dit à Giscard que j'avais cet ami merveilleux, et il m'a fait confiance. » La photographe, qui suit VGE pour l'agence Gamma depuis qu'il est ministre des finances, ne pense pas un instant à la compatibilité politique entre les deux hommes. « Jacques était dans un autre monde, confie-t-elle. Ce qui comptait, c'est qu'ils avaient tous les deux un esprit très français, léger, drôle, une forme d'élégance, comme dans les films de Renoir. »

La séquence ressemble à un film, justement, tragi-comique et poétique. Lartigue est arrivé tout de blanc vêtu avec un foulard rouge, il n'a pas osé ses éternelles espadrilles. Quelques jours auparavant, lorsque Florette est allée répondre au téléphone, elle a cru à une plaisanterie. « Le président de quoi? », lui a demandé son mari. De la République, pardi! Refus poli devant la requête présidentielle. Giscard propose un rendez-vous le lendemain à 18 heures à l'Élysée pour en parler, mais Florette Lartigue doit aller chez le médecin. « Venez après, je vous attendrai. » Au fond, l'affaire amuse cet éternel jeune homme, à l'âme d'enfant, qui finit par accep-



Valéry Giscard d'Estaing, pris en photo par Jacques-Henri Lartigue sur les marches de l'Élysée, à Paris, le 25 août 1974. HUGUES VASSAL/AGK-IMAGES

ter. En cette matinée d'août, comme ils veulent aller au cinéma après la prise de vue, Florette a préparé, selon son habitude, un pique-nique dans un panier – pour lequel les labradors du président éprouvent un intérêt très vif. Lartigue a demandé à un photographe de ses amis, Eric Brissaud, 23 ans à l'époque, de l'accompagner – « On dira que tu es mon assistant, moi qui n'en ai jamais! » Le jeune homme adore les Lartigue et leur petit appartement en face de Janson-de-Sailly, le prestigieux lycée parisien du 16^e arrondissement fréquenté jadis par Giscard. S'y pressent Jean-Michel Folon, Agnès B., Jean-Michel Jarre et Charlotte Rampling, Ludmila Mikaël, François Truffaut, Isabelle Adjani, tant d'autres. La jeune génération tombe en amour pour cet homme qui a joué au tennis avec Suzanne Lenglen et Jean Borotra, et dont les amis chers s'appelaient Sacha Guitry et Michel Tournier, dit « Mac Miche ». Les photographes l'adulent, Richard Avedon, Helmut Newton, Jeanloup Sieff, jusqu'à Henri Cartier-Bresson qui lui demande régulièrement: « Viens bénir mon appareil. »

En attendant, Lartigue a oublié un de ses objectifs! Eric Brissaud repart le chercher, escorté par des motards, avec cette recommandation de son épouse: « N'oublie pas de fermer à clé! » Heureusement, le président est un peu retardé. Lartigue, l'as de la vie et du mouvement, a bien expliqué à son « assistant »: « Je vais courir, tu fais en sorte que je ne perde rien en route! » Le photographe réussit à faire sourire le président, tandis que se joue un mini-drame: Hugues Vassal – décédé le 23 avril –, l'envoyé spécial de Gamma pour le making of de la séance, est fou de rage de la présence de Brissaud, qui prend lui aussi des photos. Après la prise de vue, Giscard retient à déjeuner les Lartigue et leur jeune accompagnateur, dans

la salle à manger Paulin de l'Élysée. « On était tellement heureux de voir cet endroit, se rappelle Brissaud. On n'a parlé que d'art, de cinéma et de Fellini pendant quarante minutes. »

Si la politique sépare Giscard et Lartigue, tant d'affinités les relient. Un milieu d'origine très aisé, une élégance longiligne, un don pour les sports naguère réservés aux riches, comme le ski ou le tennis qu'ils pratiquent à merveille, l'appétit pour la séduction et un penchant certain pour l'élite, tempéré chez Lartigue par sa détestation du « bourgeois ». Et puis tous deux, titillés par l'écriture, ont laissé des Mémoires consistants, cet exercice où l'on n'est, selon Gide, « jamais qu'à demi-sincère, si grand que soit le souci de vérité ».

« Un bain d'intimité chaleureuse »

Chez Giscard, édité par la maison que dirige sa fille Valérie-Anne, Compagnie 12, le pouvoir est au centre de tout et lui-même au milieu de ce centre. La trilogie *Le Pouvoir et la Vie* (2006), soigneusement relue et destinée à adoucir son image de polytechnicien technocrate, couvre le septennat. Chez Lartigue, diariste compulsif qui tente d'attraper le mouvement par la photographie pour retenir le temps, voire pour défier la mort, c'est tout le siècle qui défile. Vachard à l'occasion, il ne se relit jamais. « Alain [Delon] m'embrasse comme si j'étais son chien favori, ou son fils », « Mireille [Darc] et sa vilaine petite figure de singe angoissé ». Lartigue a ses failles, que Giscard connaît. C'est un peintre raté qui s'est longtemps acharné. Il lui achète quelques tableaux qu'il promène de l'Élysée à Brégançon (Var). Ils se trouvent aujourd'hui dans les propriétés familiales, pense la fille de l'ancien président. L'un d'eux représente l'amante de Lartigue dans les années 1930, Renée Perle, en costume de bain devant la mer, à Ciboure (Pyrénées-Atlantiques).

En août 1978, les Lartigue sont invités à Brégançon, où ils se rendront plusieurs fois. Giscard part au tennis, « jambes sépia, short blanc, et toujours ce sens du mot intelligent extra-rapide dit en passant », tandis qu'Anne-Aymone leur présente la propriété. Le dîner, à la lueur des chandelles dans la nuit bleue, est « un bain d'intimité chaleureuse dans lequel toute idée de

« président de la République » est exclue », écrit le photographe. Le lendemain, en visitant le bureau du président avec vue sur la mer, quelle n'est pas sa surprise de voir Renée accrochée au mur! Voilà un peu plus d'un an, lors d'un déjeuner à l'Élysée, elle était suspendue dans un joli salon bleu gris, et Lartigue n'avait pas pu s'empêcher de penser: « Il doit être hilare, ce tableau, en se souvenant de moi, en slip, en train de le peindre dans la chaleur. »

Lors de cette rencontre parisienne, il avait apporté les photos prises pendant un séjour au château de l'Etoile, à Authon (Loir-et-Cher), propriété familiale d'Anne-Aymone, née Sauvage de Brantes. Elles enthousiasment le couple présidentiel, ce qui procure à Lartigue une grande joie. Ce jour-là, le président lui demande de l'appeler Valéry. Pas facile! En revanche, le projet d'une exposition permanente Lartigue dans une partie du Grand Palais n'avance pas. Sans cesse évoqué, toujours promis, il ne cesse de prendre du retard. A 14h30, « Valéry » lance: « Récréation terminée, je vous appellerai jeudi. »

Alors que l'Amérique lui propose un pont d'or, qu'il refuse dans l'espoir que son pays le reconnaisse, Lartigue patiente. Ces déjeuners sont si sympathiques! En octobre 1979, dans l'atelier de la rue de Longchamp, la conversation galope. Lartigue, le comédien Jean Carmet à ses côtés, a placé « Valéry » en face et lui a attribué une voisine de choix, l'actrice Nastassja Kinsky. Le président parle « des histoires qu'il se raconte en s'endormant, pour recouvrir les avalanches de réalité qu'il reçoit pendant sa vie d'homme éveillé ». Le réalisateur François Reichenbach bout de ne pouvoir filmer.

Avant le repas, le président a mis dans sa poche le petit mot que Lartigue a préparé sur les attermoissements du Grand Palais pour accueillir son œuvre. « C'est une plaisanterie! », lâche-t-il, apprenant que le projet ne verrait pas le jour avant 1983. Peu rancunier, Lartigue légua son œuvre à la France. Au nom de l'amitié avec « son » président. ■

ROXANA AZIMI ET BÉATRICE GURREY

Prochain article Mitterrand et Duras

SI LA POLITIQUE LES SÉPARE, TANT D'AFFINITÉS LES RELIENT, L'APPÉTIT POUR LA SÉDUCTION ET UN PENCHANT POUR L'ÉLITE